

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 17

Artikel: Guerre franco-allemande de 1870 ; et rapports prussiens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Nº 17.

Lausanne, le 13 Septembre 1870.

XVe Année.

SOMMAIRE. — Guerre franco-allemande de 1870, et Rapports prussiens. — Nouvelles et chronique.

REVUE DES ARMES SPÉCIALES. — Institutions militaires et progrès de l'art militaire sous Louis XIV. — Nouvelles et chronique.

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE DE 1870.

Déclarée le 15 juillet dernier, cette guerre a déjà produit des événements gigantesques, les plus considérables peut-être que mentionnent les annales militaires de tous les âges. En six semaines le puissant et superbe empire français a été terrassé par ses vaillants adversaires ; sa belle armée a été anéantie, elle est détruite ou aux mains du roi de Prusse.

A cette heure 800 mille Allemands, aux têtes de colonnes triomphalement sorties de vingt batailles en un mois, se ruent à leur aise sur la France abattue et peuvent s'accorder le plaisir impuni d'assiéger à la fois Laon, Metz, Strasbourg, Phalsbourg, bientôt Paris, les seuls points importants qui résistent encore, et maints autres à leur choix, comme Toul, Thionville, Montmédy, Bitche, presque tous, il est vrai, à proximité de leurs lignes de communications.

Sur les épaves de cet immense naufrage la République française vient d'être proclamée, suprême revendication d'un grand peuple passant subitement de la torpeur du bien-être aux angoisses de l'agonie.

Non-seulement la République et ses héroïques traditions de 1792 sont proclamées, mais partout se manifeste aussi la ferme volonté de résister à outrance à l'invasion étrangère. Puissent ces nobles dispositions n'être pas trop tardives et prouver qu'elles sont mieux que de respectables et touchantes illusions ! Nous craignons que nos vœux à cet égard ne soient trop tôt démentis par les faits. L'enthousiasme patriotique, si bouillant et si sincère qu'il puisse être, s'use vite derrière des murailles canonnées ou dans d'étroites casemates ; des recrues de quelques jours, mal armées, outillées et approvisionnées, dépourvues de bons cadres, ne peuvent espérer, si nombreuses et ardentes qu'elles soient, de triompher de centaines de mille vétérans bien armés, régulièrement organisés, munis de tout ce qui constitue une armée, et non moins enflammés d'ailleurs par le succès et par le patriotisme.

L'humiliation que s'est imposée et qu'a reçue ensuite du peuple la monarchie qui laisse tant de misères derrière elle, aura pu flatter l'orgueil du vainqueur et calmer un moment sa colère ; elle ne désarmera pas son bras avide et ne soustraira pas le vaincu, qui est bien le pays lui-même, solidaire quoiqu'il fasse de ses gouvernements,

aux dures et inexorables lois de la guerre. Une douloureuse paix est la seule perspective qui semble rationnellement rester aux courageux citoyens français qui ont bien voulu se charger, en ces temps terribles, du poids du gouvernement. Mais s'ils continuent la lutte, ils auront avec eux, combattant maintenant pour leurs foyers et leurs libertés contre la conquête brutale, de nombreuses sympathies en Europe qu'ils n'avaient pas au début.

Pauvre France ! S'agitant dans le sang et les ruines, sans que personne lui tende une main secourable, elle expie trop cruellement aujourd'hui ses vingt années de prospérité énervante et parfois égoïste, ses vanités si souvent blessantes pour ses voisins et alliés (¹), ses alternatives d'aspirations romanesques à la domination universelle et d'abstentions écœurantes, son abandon enfin de toutes ses destinées aux mains capricieuses d'un seul homme ne sachant s'appuyer que sur une force militaire qu'il ne savait pas conduire. Colosse aux pieds d'argile, l'empire français n'est plus qu'un amas de décombres, d'où s'échappent maints complices de la veille devenus les exécuteurs du lendemain. Quelle leçon pour les hommes d'Etat ! Que de matériaux pour les philosophes !

Les militaires aussi ont leur large part dans ces tragiques enseignements. Une magnifique armée de 500 mille hommes, qu'on appelait à bon droit la première du monde, s'est trouvée à la fois, par les préoccupations particulières d'un gouvernement voulant tout centraliser sous son égide tutélaire, isolée de la nation et de ses ressources, et livrée à des mains incapables ou enfantines. Dès que l'heure critique eût sonné, tout le courage de cette belle armée fut impuissant à combler tant de lacunes d'autre part ; il vint se briser contre les poitrines dévouées de l'armée allemande, armée bien moins bonne assurément, mais plus nombreuse parce qu'elle avait son peuple avec elle, plus mobile par l'aide empressé de toutes les provinces et de tous les Etats confédérés, enfin convenablement conduite par un gouvernement prévoyant, studieux et pouvant agir à ciel ouvert sans se vanter d'aller en guerre le cœur léger.

Tandis que trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis l'ultimatum provocateur de M. de Gramont, sans que l'armée française, retardée par une administration prise au dépourvu, eût pu ouvrir les hostilités, elle fut elle-même surprise et attaquée par des masses ennemis considérables, qui eurent ainsi tous les bénéfices de la défensive politique avec tous ceux de l'offensive stratégique, et qui ne les lâchèrent plus. Encore épargnée de Strasbourg à Thionville, c'est-à-dire sur un front d'environ 30 lieues et sur une profondeur non moins grande, cette armée ne put se trouver en force nulle part ni opérer à temps la concentration en arrière commandée par les nouvelles circonstances. Aussi, dès le premier moment d'action sérieuse, elle dut commencer une retraite qui devint promptement une déroute

(1) Nous parlons ici, on le comprend, en nous plaçant au point de vue européen et même américain. Comme Suisses, nous devons reconnaître au contraire qu'aucun gouvernement de France ou d'autre pays n'entretint de meilleures relations avec la Suisse et ne lui montra plus de bienveillance que le gouvernement de Napoléon III.

et qui la mena, de désastres en désastres, des bords de la Lauter aux murs de Sedan et de Paris.

Et pourtant rien de bien transcendant ou d'extraordinaire ne fut effectué ou tenté par les forces allemandes en dehors du progrès continu et régulier de leurs trois armées principales, sachant toujours, selon la sage recommandation de Moltke, se diviser pour marcher et se réunir pour combattre. Le vaillant roi Guillaume, dans son gros et pieux bon sens, n'est que profondément vrai, quoique assurément fort modeste, quand à tout propos il rend grâce de ses merveilleux succès surtout à la Providence. Soit! Mais, sans nier la part de la Providence, ou de ce que d'autres appellent Notre-Dame-du-Hasard, dans d'aussi grands événements, il n'en faut pas moins rendre justice à ses instruments humains et reconnaître que le haut état-major prussien a conduit avec une vigueur et une précision admirables toutes ses opérations et la plupart d'entre elles avec une parfaite méthode. Les rapides mouvements de concentration à droite vers Sedan, qui amenèrent la reddition de l'empereur et de l'armée de Mac Mahon, sont même d'un degré plus relevé, et rappellent les plus beaux moments de Napoléon Ier et des grands capitaines du monde.

Après cela, le reste des opérations allemandes, nous le répétons, n'a rien eu d'exceptionnel au point de vue de l'art militaire, aucun de ces éclats inattendus comme ceux de Marengo, d'Ulm ou d'Iéna, par suite de vastes conceptions stratégiques se dévoilant tout à coup; rien qui s'écartât beaucoup du programme connu d'avance de tout le monde. L'itinéraire de Mayence à Paris, tant étudié et discuté en Allemagne depuis 1866, a été suivi presque point pour point, déroulant majestueusement les masses compactes de l'almanach de Gotha comme un grand fleuve aux rives fréquentées roule des eaux bouillonnantes que chacun peut voir passer, mais que nul ne peut arrêter. Le seul contour que se soit permis le grand fleuve avant l'affaire de Sedan, la manœuvre tant célébrée de Metz pour couper Bazaine de Paris, nous paraît même plutôt discutable que fort méritoire en soi; car les Prussiens, quoique très-pressés de contempler Paris, rejetaient ainsi sur leurs communications un danger dont ils auraient pu mieux triompher en le gardant sur leur front, et ils se coupaient toujours plus eux-mêmes de leurs points d'appui.

Mais les événements subséquents, indépendants d'ailleurs de cette épineuse manœuvre, ayant écarté de celle-ci ses inconvénients majeurs et les ayant même transformés en avantages, il n'y a pas lieu de s'appesantir sur ce point, qui n'est plus qu'affaire de discussion purement hypothétique et qui du reste n'ôte rien au mérite réel de tant d'autres exploits éclatants des vainqueurs. Il montre seulement qu'après la bataille du 18 août et avant la fin malheureuse de l'armée de Mac Mahon, la situation de l'échiquier de la lutte offrait aux Français des ressources plutôt favorables, faveurs qui devaient s'accroître chaque jour par la réunion de nouvelles forces dans la capitale et par l'allongement indéfini de la ligne d'opérations prussienne sans aucune base secondaire pour la renforcer.

Ces perspectives se sont presque évanouies avec le reste par l'incroyable fatalité qui pesa sur la direction des forces françaises en campa-

gne et les jeta dans la nasse de Sedan, pour dégager, dit-on, coûte que coûte Bazaine, qui n'en était pourtant pas à cette extrémité. De nouveau la bravoure héroïque des troupes pendant trois journées de privations et de combats meurtriers ne servit qu'à augmenter les pertes de part et d'autre et à grandir l'humiliation finale du vaincu. Environ cent mille Français, harrassés et manquant de vivres et de munitions, furent faits prisonniers ou capitulèrent dans les journées de Sedan, désastre inouï dans les annales militaires et sur lequel on attend impatiemment des détails authentiques.

Voilà où les meilleures armées peuvent être conduites par l'ineptie des états-majors suprêmes et l'imprévoyance des gouvernements. Voilà un enseignement de l'histoire que les officiers et les magistrats de tous pays ne sauraient trop méditer.

L'honneur des armes françaises a reçu par-là une atteinte qu'il serait futile de nier ou de voiler, qui pèsera longtemps sur la race entière, et que les gloires mêmes du premier Empire ne pourront compenser. Il reste établi que la France sera toujours le pays des extrêmes, des grands succès et des grands revers. Aujourd'hui cependant elle peut se consoler par la pensée que ses derniers désastres sont exclusivement le fait d'un système absorbant et désiant de gouvernement qui heureusement n'existe plus et n'aura plus, espérons-le, d'imitateurs nulle part, et non de l'armée qui en a été la première victime.

Puis il reste encore à la France la consolation de contempler avec un juste orgueil la sublime fermeté de deux de ses meilleurs chefs : de Bazaine retenant devant Metz toute l'armée du prince Frédéric-Charles, soit 180 mille hommes, et d'Uhrich, dominant avec une division, dans Strasbourg, les efforts du corps mixte de Werder. Quoi qu'il advienne de ces deux braves, ils auront bien fait leur part pour laver la tache de Sedan.

Quant aux espérances de la France, elles sont fragiles, hélas, au point de vue militaire ; elles ne reposent maintenant que sur le général Trochu, chargé de la défense de Paris avec une cinquantaine de mille soldats et une cohue de gardes nationaux ou mobiles improvisés, et sur une armée en formation derrière la Loire avec d'autres gardes mobiles et le reste des dépôts et des débris des régiments permanents, qui sera commandée, croit-on, par l'actif comte de Palikao. Les Prussiens laisseront-ils le temps à ces forces nouvelles de s'organiser et de s'armer?.... C'est ce qu'un prochain avenir nous apprendra.

En attendant, nous céderons la parole à leurs rapports officiels pour le résumé des opérations effectuées jusqu'à ce jour :

RAPPORTS OFFICIELS PRUSSIENS (1).

I.

Mobilisation de l'armée allemande depuis la déclaration de guerre. — Situation de la frontière à ce moment. — Prise de Sarrebrück par les Français.

Après avoir provoqué la guerre d'une manière inouïe dans l'histoire, le gouvernement français fit suivre sa déclaration du 13 juillet de mesures militaires empreintes de toute la violente excentricité qui caractérise la politique impériale.

(1) D'après la publication commencée dans le *Preussische Staatsanzeiger* du 17 août.

Il jeta sur nos frontières, avec une précipitation sans pareille, toutes ses troupes sur pied de paix. Les territoires allemands de la rive gauche du Rhin se trouvèrent menacés par plus de cent mille hommes alors qu'aucun de nos régiments n'avait encore quitté ses propres garnisons.

Ainsi l'ennemi possédait un avantage considérable qu'on sentit fort bien en Allemagne, et qui lui avait été procuré par son réseau de chemins de fer, par d'énormes dislocations dans les provinces orientales et surtout par ses camps permanents. En Prusse, la situation était bien moins favorable. On aurait pu toutefois porter aussi à la frontière des troupes sur pied de paix ; on préféra un autre système. En fait les détachements sortis subitement de leurs garnisons auraient pu obtenir des succès momentanés ; mais ils n'auraient pas été organisés de manière à supporter les vicissitudes d'une guerre sérieuse. Ce qu'on eût gagné au début pouvait s'expier durement par la suite.

On a donc trouvé préférable de préparer les troupes à la lutte d'une manière régulière, sans renoncer pour cela à l'espérance de protéger le sol allemand au moyen des minimes garnisons de l'ouest. Néanmoins si l'ennemi avait montré quelque énergique initiative, nous n'aurions pu lui opposer de résistance efficace ni l'empêcher de vivre quelque temps aux dépens de nos provinces.

Dans ces prévisions, toutes les forces allemandes restèrent dans leurs garnisons jusqu'au moment d'être prêtes à l'action. Ces mesures ont déjà porté de bons fruits. L'armée française, concentrée à la hâte et sans plan, a trouvé des troupes à la frontière qui, quoique faibles, suffirent à l'empêcher de vivre à nos dépens. En outre, dès que notre organisation fut complétée, les forces françaises ne purent plus se maintenir à la frontière ; elles durent l'abandonner et battre en retraite. Aux chimères françaises nous pouvons opposer ce simple fait : les colonnes prussiennes s'approchèrent de la Sarre, et aussitôt toute l'armée française renonça à défendre cette ligne.

On sait que le jour-même où, à Berlin, fut donné l'ordre de mobilisation, le gros de l'armée française se mit en marche dans la direction de la Sarre et spécialement de Sarrebrück. Cette ville n'avait pour garnison qu'un bataillon du 40^e régiment de ligne et trois escadrons du 7^e houllans. Retirer ces troupes eût ouvert à l'ennemi une bonne portion du territoire de la rive gauche du Rhin. On connaissait d'autre part le péril que courrait cette poignée de braves si on la laissait à son poste ; mais on l'y laissa afin d'imposer à l'ennemi et de mieux couvrir nos armements.

Cette mission a été accomplie par le détachement de Sarrebrück avec une activité infatigable et une persévérence au-dessus de tout éloge, en même temps que quelques autres compagnies étaient envoyées à la garde des passages de la Sarre. Fait inouï dans les annales de la guerre : ce petit détachement a tenu en échec pendant quinze jours des divisions entières de l'ennemi (1).

Aux yeux des Français, ce détachement prit même des proportions considérables ; ils l'estimèrent jusqu'à 20 mille hommes. Chaque jour on signalait des combats d'éclaireurs, qui devenaient, dans les bulletins ennemis, des affaires importantes. De son côté, la Prusse ne pouvait résuter ces rodomontades. Pour dévoiler la vérité il eût fallu dire que les Français n'avaient devant eux qu'un bataillon et trois escadrons, et dès qu'on l'aurait su à Paris ce petit détachement eût été accablé de forces supérieures.

Quand le télégraphe annonça que la garnison de Sarrebrück se trouvait en présence de deux corps français, le commandant en chef voulut la retirer, d'autant plus que nos préparatifs étaient près d'être terminés ; mais le commandant de

(1) La petite garnison s'ingénia de toutes façons pour faire croire à un fort effectif ; tantôt tous les fantassins, par exemple, se déguisaient en cavaliers, tantôt ceux-ci en fantassins.

la place, lieutenant-colonel de Prestel, demanda d'être laissé à son poste d'honneur, ajoutant que « la contenance des Français indiquait qu'ils avaient peur de nous. » Cette autorisation lui fut accordée avec d'autant plus de plaisir qu'à ce moment l'on put déjà lui envoyer deux bataillons de renfort, et qu'à deux milles de distance se trouvaient encore d'autres troupes prêtes à couvrir la retraite.

Telles sont les vraies conditions dans lesquelles l'armée française effectua, le 2 août, sous les yeux de l'empereur et de son fils, ce qu'on a appelé à Paris *la grande victoire de Sarrebrück* !

II.

Combat de Wissembourg (4 août).

Le prince royal, arrivé depuis peu à Landau, avait l'intention de se porter, le 5 août, sur la Lauter avec toute son armée et de passer cette rivière avec son avant-garde. A cet effet il devait tourner le Bienwald par quatre routes. Si l'on rencontrait l'ennemi il fallait le repousser. L'ordre de marche des colonnes était le suivant pour le 4 août :

« 1^o La division Bothmer, formant l'avant-garde, quittera ses bivouacs à 6 heures du matin ; elle se dirigera sur Wissembourg et tâchera de s'en emparer. Elle protégera son flanc droit au moyen d'un détachement envoyé dans le Eobenthal par Bellenborn.

« 2^o Le reste du corps Hartmann, avec la division Walter, se mettra en marche à 4 heures du matin et se dirigera sur Ober-Otterbach, tournant Landau et traversant Impflingen et Bergzabern.

« 3^o La division de cavalerie se concentrera, à 6 heures du matin, au sud de Marsheim ; elle traversera Insheim, Rohrbach, Billigheim, Barberoth, Kapelle, et s'avancera jusqu'à Otterbach, à 4000 pieds à l'ouest d'Ober-Otterbach.

« 4^o Le 5^e corps partira à 5 heures du matin de son bivouac de Billigheim et marchera par Barberoth et Nieder-Otterbach sur Grossteinfeld et Rapsweyer. Il formera son avant-garde particulière, qui devra passer la Lauter à St-Rémi et à Waghaësel, et il placera ses avant-postes sur les hauteurs opposées.

« 6. Le corps Werder s'avancera sur la grande route de Lauterbourg, tâchera de s'emparer de cette ville et poussera ses avant-postes sur la rive opposée de la Lauter.

« 7^o Le corps von der Tann partira à 4 heures, se portera par la grande route sur Rülzheim et de là sur Langenkanzel, où il établira son bivouac vers l'ouest.

« 8^o Le quartier-général sera probablement transféré à Nieder-Otterbach. »

Le matin du 4 août, toutes les colonnes se mettaient en marche. Le prince royal arriva par un temps brumeux et pluvieux sur les hauteurs à l'est de Schweigen. A ce moment Wissembourg ouvrit le feu, et l'avant-garde de la division Bothmer prit l'offensive.

La ville de Wissembourg est entourée d'une enceinte bastionnée avec un fossé. Les portes étaient solidement barricadées. La garnison était composée d'un bataillon du 1^{er} turcos et d'un du 74^e de ligne. Sur les hauteurs au sud se déployaient deux autres bataillons et une batterie. Reçue par le feu de la place, l'avant-garde de Bothmer déploya ses trois bataillons, le régiment de cavalerie légère et une batterie au sud de Schweigen. Elle ouvrit un feu très-vif sur la ville, où se montrèrent bientôt deux foyers d'incendie.

La défense se continuait néanmoins, et il ne parut pas prudent de donner déjà l'assaut. Il était préférable d'attendre le résultat de l'action des autres colonnes, et en attendant, une vive fusillade seulement fut maintenue.

Le 5^e corps avait en tête la 9^e division. La 17^e brigade, qui en formait l'avant-

garde, avait été dirigée sur les passages du moulin de St-Rémi et de Waghänsel. A 9 heures 3/4 les têtes de ces colonnes débouchèrent au-delà de la Lauter et se formèrent pour l'attaque de Gutenhof et des hauteurs voisines, d'où l'ennemi ouvrit, vers les 10 heures, une violente canonnade.

Le commandant du 5^e corps, informé que la division bavaroise Bothmer était engagée devant Wissembourg, donna l'ordre à la 18^e brigade d'infanterie, général-major de Voigts-Rhetz, d'avancer contre Altenstadt, puis sur le Geissberg. A 11 heures la tête de la brigade s'approcha d'Altenstadt. A 11 heures et demie, ce point était enlevé et la brigade débouchait sur la rive méridionale de la Lauter ; elle se forma aussitôt pour l'attaque du Geissberg, où l'ennemi occupait une forte position. En même temps, deux bataillons du 47^e et du 58^e, qui avaient marché sur Altenstadt, furent détachés contre Wissembourg pour seconder la division Bothmer dans l'assaut de la forteresse.

A 11 heures et demie on annonça au prince royal que les têtes de colonnes du 11^e corps étaient arrivées à la gauche de celles du 5^e. Le général de Bose avait traversé sans coup férir le Bienwald et la Lauter et, selon ses ordres, continué sa marche sur Ingolsheim par Schleithal. Le seul fait de l'arrivée de ces troupes avait obligé l'ennemi de faire front dans cette direction et de replier son aile droite. Les bataillons prussiens gagnèrent les hauteurs avec un entrain et un ordre admirables, Malgré le feu meurtrier de l'ennemi et la rapidité de la pente, le mouvement ne fut pas arrêté une minute. Les pertes subies, surtout de la part du régiment des grenadiers du roi qui marchait en tête, furent grandes ; mais à midi et demie la première maison était prise, et le château lui-même fut enlevé une demi-heure plus tard.

La 1^{re} compagnie du 5^e chasseurs s'empara, à midi et demie, d'un canon français placé un peu en arrière pour battre les flancs de la colline de Wissembourg.

La prise du Geissberg avait fait perdre aux Français leur principal point d'appui. A 1 heure et demie, ils reprirent un moment l'offensive, évidemment dans le seul but de couvrir leur retraite, qui s'effectua en trois colonnes par le Baunwald. L'artillerie des deux corps ouvrit alors son feu sur eux avec grand succès ; puis à 2 heures, les régiments de cavalerie des 9^e et 10^e divisions commencèrent la poursuite.

A 4 heures, le commandant de la 4^e division de cavalerie reçut l'ordre de pousser ses régiments jusqu'à la ligne Wissembourg-Altenstadt.

Quant à l'assaut de Wissembourg, il fut donné à midi par la division Bothmer et par les trois bataillons prussiens sus-indiqués. L'artillerie dut faire brèche dans la porte.

Les bataillons bavarois et prussiens s'emparèrent aussitôt des portes opposées, et toute la garnison fut faite prisonnière. Depuis l'assaut, le corps bavarois Hartmann s'avança jusqu'à la croisée des routes de Strasbourg et de Bitche. Ainsi toutes les troupes avaient fait leur devoir, malgré les dures pertes subies.

Cette première victoire remportée sur le sol français et la vue des prisonniers ennemis, relativement si nombreux, accurent encore la confiance des troupes allemandes.

Celles que nous eûmes à combattre formaient la division Douay (Abel). Les prisonniers appartiennent aux 50^e, 74^e, 75^e régiments de ligne, au 1^{er} turcos, au 5^e hussards. A la division ennemie se trouvaient aussi adjoints le 11^e régiment de chasseurs à cheval et quatre batteries, dont une de mitrailleuses. Cette dernière ne fit que trois décharges, à grande distance, contre l'artillerie ; elle dut se retirer après avoir reçu un obus prussien qui démonta une mitrailleuse et ses hommes de service.

Toutes les troupes allemandes employées à ce fait d'armes bivouaquèrent sur

les hauteurs au sud de la Lauter, entourés de leurs avant-postes. Le corps mixte de Werder occupa Lauterbourg sans coup férir, avança une brigade sur Selz et plaça ses avant-postes en communication avec ceux du 11^e corps.

Le général Douay est tombé, son chef d'état-major est en notre pouvoir. On ne peut pas calculer exactement les pertes de l'ennemi, vu qu'il emporte beaucoup de ses blessés. Nous avons environ mille prisonniers dont 30 officiers, et nous avons pris un canon. Eu tout cas, ses pertes sont considérables, surtout en officiers.

Voici les nôtres : 5^e corps ; 58^e régiment, 5 officiers tués et 11 blessés ; grenadiers du roi, 10 officiers tués et 12 blessés ; 47^e régiment, 1 officier tué ; 5^e chasseurs, 2 officiers blessés ; 11^e corps, 15 officiers tués ; 2^e corps bavarois, 3 officiers tués, 14 blessés. En tout environ 700 hommes tant blessés que tués.

III.

Bataille de Wörth (6 août).

L'ennemi n'ayant pu résister, le 4 août près Wissembourg, à l'attaque des armées allemandes, et ayant évité, le lendemain à Selz, celle de la division badoise, tout annonçait qu'il ferait une tentative pour se concentrer plus en arrière et pour arrêter ainsi notre marche. On apprit, le 5, que le corps de Mac Mahon qui, au début, semblait se diriger sur Haguenau, s'était porté dans le terrain montueux et très favorable à la défense qui s'étend aux environs de la petite ville de Wörth. Celle-ci, qui était déjà en notre pouvoir, est située sur le versant de collines qui forment comme un demi-cercle en avant de la route de Sulz (Sulz sous Forêt). Des villas et des fermes en grand nombre sont répandues sur tout le terrain, en arrière une forêt couvrait la ligne de retraite ennemie, sur le front s'étagent des vignes ; tout cela rendait formidable la position de l'armée française.

En face de cette position, nos troupes étaient distribuées de la manière suivante :

Le 2^e corps bavarois et le 5^e corps prussien vers Lembach et Reuschdorf, à droite de la route de Sulz à Wörth. Le 11^e corps prussien, qui s'avancait déjà sur Haguenau, opéra un mouvement à droite et appuya sur Hötschloch, à gauche de la même route. Le 1^{er} corps bavarois, laissant Lobsann et Lampertlosch, poussa ses avant-postes jusqu'à la forêt qui sert d'appui à cette position vers l'ouest. Sur les derrières, la cavalerie se rassemblait près de Schönenberg en arrière de Sulz.

Au point du jour les avant-postes du 5^e corps, établis depuis la veille, furent engagés dans de petites escarmouches. A 8 heures on entendit une forte fusillade sur le flanc droit (Bavarois). Les Français venaient d'ouvrir leur feu sur Wörth, et il fallut mettre en ligne toute l'artillerie du 5^e corps sur les hauteurs à l'est de cette ville, afin de dégager les Bavarois.

Dans cette situation, S. A. le prince royal donna l'ordre de suspendre le combat jusqu'à l'arrivée des autres troupes, suspension d'autant plus forcée que l'action, d'après nos prévisions, ne devait avoir lieu que le lendemain 7 août. Mais avant que l'ordre du prince fût arrivé aux régiments, la division Bothmer, du 2^e corps bavarois, avait continué le combat depuis Lembach. Elle avait réussi à s'avancer par Langensulzbach dans la direction de Wörth. Toutefois à 10 heures et demie, ensuite d'un ordre mal compris du 5^e corps, cette division se replia sur Langensulzbach. Dégagé ainsi à gauche, l'ennemi pouvait se porter de nouveau en forces sur Wörth. Des troupes fraîches le renforcèrent pendant toute la matinée, et on pouvait les voir arriver par le chemin de fer. C'étaient des détachements des corps de Canrobert et de de Failly qui, à peine arrivés de Châlons, de Grenoble et d'Angoulême, étaient dirigés sur le champ de bataille.

Ce fut l'instant le plus critique de la journée. Trois fois notre 5^e corps chercha à dépasser Wörth sans y réussir. Au moment où la lutte était la plus vive et où

le 11^e corps arrivait de Gunstett par la gauche, le prince royal s'avança avec le lieutenant-général Blumenthal sur le théâtre de l'action proprement dite. Il se plaça au centre de la ligne d'attaque sur les collines les plus voisines de Wörth, où il fut bientôt rejoint par le duc de Saxe-Cobourg et par les princes et officiers de sa suite. Il était une heure après midi. Le 5^e corps, ayant de nouveau forcé Wörth, et voyant arriver le 11^e corps, reprit l'offensive.

A 2 heures, la lutte était à son apogée sur toute la ligne, longue d'une lieue et demie. Voici quelle était la position des troupes à ce moment :

Le 1^{er} corps bavarois, arrivant au secours du 2^e près Langensulzbach, s'avancait du côté des régiments prussiens vers Wörth. Le 11^e corps se rapprochait avec sa gauche et attaquait Fröschwyler. Près de Gunstett, la division wurtembergeoise du corps de Werder secondait la colonne prussienne.

A Fröschwyler et sur les collines voisines, l'ennemi fit une résistance obstinée. Ayant reçu des renforts, il reprit l'offensive entre 2 et 3 heures. Près de Fröschwyler, entr'autres, les deux lignes se trouvèrent longtemps en présence sans rompre d'une semelle. Le spectacle était grandiose, émouvant, surtout quand les fermes des abords de Wörth prirent feu et qu'on distinguait sur tout le front les trajectoires fumantes des obus.

Ce fut l'appui énergique du 1^{er} corps bavarois à droite, du 3^e et de la 1^{re} brigade wurtembergeoise qui décida la bataille. Vers les 4 heures, l'ennemi évacua Fröschwyler et battit en retraite.

La cavalerie de la division était prête ; elle poursuivit énergiquement l'ennemi dans la direction de Reichsoffen et de Bitche.

Les Français se mirent alors en déroute et s'ensuivirent si précipitamment que le maréchal Mac Mahon laissa dans nos mains son équipage contenant ses cartes et sa correspondance. On y trouva un rapport traitant de la journée de Wissembourg comme d'une affaire peu importante et dans laquelle il avait dû céder au nombre. Les Wurtembergeois s'emparèrent de la caisse de l'armée, contenant 360 mille francs, les Badois d'un convoi d'armes et de plus de cent chevaux.

Le nombre des prisonniers est énorme, parmi lesquels environ 2500 blessés. Leur chiffre approximatif monte à environ 8 mille. Nos troupes, après l'action, ont marché sur Saverne, où elles n'ont plus trouvé l'ennemi.

IV.

Combat de Spicheren.

(Sarrebrück , Forbach , 6 août .)

Le matin du 6 août, le 7^e corps avait son avant-garde près de Guichenbach, à un mille et quart au nord-est de Sarrebrück, avec ses avant-postes régulièrement établis.

Dans la nuit du 5 au 6, l'ennemi avait évacué sa position du champ de manœuvre de Sarrebrück.

La division de cavalerie Rheinbaden traversa la ville le 6, vers midi. Deux escadrons, qui formaient l'avant-garde, eurent à souffrir du feu des hauteurs de Spicheren dès qu'ils eurent dépassé le pli de terrain dans lequel se trouve le champ de manœuvre.

De cet emplacement on a devant soi, dans la direction de Sarrebrück, de Forbach et de Spicheren, une profonde vallée au-delà de laquelle s'élèvent les hauteurs accidentées et boisées de Spicheren. Celles-ci forment une forteresse naturelle, une position qui, même sans ouvrages artificiels, est presque inexpugnable. Elle domine de quelques centaines de pieds la vallée que notre valeureuse infanterie devait traverser sous le feu le plus vif et entièrement à découvert pour arriver au pied des hauteurs presque perpendiculaires sur lesquelles l'ennemi l'attendait.

Les collines s'avançaient comme des bastions dans la vallée pour la flanquer de droite et de gauche. Les officiers français prisonniers disent eux-mêmes avoir souri en apprenant, au bivouac, l'attaque des Prussiens. Personne, dans le 2^e corps français, ne doutait que le combat ne dût se terminer par la défaite entière des nôtres.

Ce fut entre midi et une heure que la 14^e division entra à Sarrebrück. Dans la vallée, entre le champ de manœuvre et les hauteurs de Spicheren, elle rencontra déjà des forces ennemis considérables et l'action s'engagea. Le général Frossard, qui se retirait avec une partie de ses troupes, s'était arrêté et avait jeté son corps sur la position de Spicheren déjà abandonnée. Une division du 3^e corps (Bazaine) se réunit encore à lui. A ce premier moment, notre 14^e division se trouvait donc en face de forces bien supérieures.

Les assaillir de front dans leur position formidable eût été prendre le taureau par les cornes. Le général de Kameke tenta, avec cinq bataillons, de la prendre par le flanc gauche, par Stiring. La supériorité de l'ennemi fit échouer cette tentative. Deux assauts sur son aile gauche furent successivement repoussés. Vers les 3 heures, toutes les troupes de la 14^e division étant engagées, la lutte prit une tournure très-sérieuse.

Mais toutes les troupes prussiennes à même d'entendre le canon s'étaient mises en mouvement dans sa direction. La division Barnekow se présenta la première, amenant en hâte deux batteries sur le champ de bataille. Elle fut bientôt suivie du colonel Rex avec le 4^e régiment, puis de trois escadrons du 9^e hussards. En même temps les têtes de colonnes de la 5^e division apparaissaient sur le Winterberg. Le général Stulpnagel, dont l'avant-garde était encore le matin même à Sulzbach, avait reçu du général d'Alvensleben l'ordre de faire marcher sa division au canon. Deux batteries arrivèrent au galop sur la grande route. L'infanterie fut transportée en partie par le chemin de fer de Neunkirchen à Sarrebrück.

Vers les 3 heures et demie, la division Kameke se trouva suffisamment renforcée pour que le général Gœben, qui avait pris le commandement, pût ordonner l'assaut de la difficile position ennemie. Il dirigea l'effort principal contre la partie boisée des hauteurs.

Ce fut le 40^e régiment qui donna l'assaut, secondé à droite par quelques détachements de la 14^e division, et à gauche par quatre bataillons de la 5^e division. En arrière de ces troupes se forma peu à peu une réserve composée de bataillons des 5^e et 16^e divisions arrivant sur le théâtre de la lutte.

L'assaut fut couronné de succès, la forêt enlevée et l'ennemi repoussé. Les troupes, continuant leur offensive, arrivèrent à l'extrémité sud de la forêt. A ce moment l'action semblait encore quelque peu indécise. Réunissant les trois armes, l'ennemi cherchait à reprendre les positions perdues. Notre infanterie tint ferme. Alors notre artillerie de la 5^e division, au prix d'efforts suprêmes, réalisa l'impossible. Deux batteries furent transportées, par un affreux chemin, sur les hauteurs de Spicheren. Une seconde contre-attaque de l'ennemi fut repoussée. Quelques bataillons de la 15^e division résistèrent victorieusement à une attaque de flanc dirigée d'Alting et de Spicheren contre notre aile gauche. De part et d'autre on combattait avec acharnement ; la mêlée était générale et ardente. L'ennemi put reprendre l'offensive avec des forces supérieures. Mais ce dernier effort fut inutile et vint se briser contre la calme et indomptable énergie de notre infanterie et de notre artillerie. Enfin les Français durent battre en retraite.

Ainsi 27 bataillons prussiens, secondés seulement de leur artillerie divisionnaire, avaient remporté, dans les conditions les plus difficiles, une brillante victoire sur 52 bataillons français et sur l'artillerie de tout un corps d'armée (1).

(1) Ces chiffres démontrent quelle confiance méritent les bulletins de Paris d'après lesquels les troupes françaises n'auraient jamais été battues que par le nombre supérieur des troupes allemandes.
(Note du *Moniteur prussien*.)

Quoique supérieur en forces, l'ennemi fut chassé d'une position qu'il croyait inexpugnable, et il ne dut son salut qu'à la nuit qui interrompit la poursuite.

Les Français cherchèrent à couvrir leur retraite en déployant toute leur artillerie sur les hauteurs au sud du champ de bataille. Ce feu dura un certain temps, mais sans effet. Vu la nature du terrain, la cavalerie ne put avoir aucune influence sur l'issue de l'action.

Les fruits de la victoire dépassèrent notre attente. Le corps Frossard se trouva entièrement dissous et démoralisé. La route prise par lui dans sa fuite était semée de nombreux chars chargés d'objets d'équipement et de fourrage, les bois environnants jonchés d'armes jetées par les débandés. Une grande quantité de matériel et d'approvisionnements de toute espèce fut recueillie.

La 15^e division, après avoir passé la Sarre près Wehrden, s'empara de Forbach et des grands magasins qui s'y trouvaient. De cette façon le corps Frossard, quoique secondé de deux divisions Bazaine, fut forcé de se retirer vers le sud-ouest et d'abandonner la route de St-Avold.

Les pertes furent énormes des deux côtés. La 5^e division, seule, eut 259 tués et environ 1800 blessés ; le 12^e régiment perdit 32 officiers et 800 soldats tués et blessés, les régiments 8^e, 40^e, 48^e, 59^e, 74^e sont ceux qui ont le plus souffert après le 12^e. Les batteries ont subi aussi de grandes pertes. Les chiffres des pertes des 14^e et 16^e divisions manquent encore.

Quant aux pertes de l'ennemi, elles sont non moins considérables. Nous lui avons fait en outre deux mille prisonniers non blessés, et ce nombre continue à augmenter. Nous avons pris aussi 40 pontons et bon nombre de tentes.

V.

Batailles sous Metz (14-18 août).

Les 14, 16 et 18 août se livrèrent des actions qui ont entre elles une étroite relation.

Le gros de l'armée ennemie, après la défaite de son avant-garde à Sarrebrück, et de son aile droite sous Mac Mahon, le 6 août, avait battu en retraite sur la ligne de la Moselle.

La forteresse de Thionville et l'importante place de Metz, avec son camp retranché, donnaient à cette ligne une force extraordinaire. Il eût été difficile de l'attaquer directement. Aussi nos armées furent dirigées au sud de Metz, pour franchir la Moselle en amont de la place et joindre l'ennemi dans cette région.

Ce mouvement avec de grandes masses ne pouvait s'opérer que sur un espace considérable ; il devait donc être protégé par toutes les précautions voulues. La 1^e armée, Steinmetz, fut chargée d'ouvrir la marche.

Comme l'ennemi parut un instant vouloir accepter la bataille sur ce point, dans une forte position sur la Nied française et sur la rive droite de la Moselle, les divisions de la 2^e armée (prince Frédéric-Charles) les plus voisines de la 1^e armée furent rapprochées de celle-ci pour la soutenir en temps utile. Pendant ce temps, les autres corps de la 2^e armée avaient déjà passé la Moselle. Ainsi l'ennemi, sous peine de perdre ses communications avec Paris, fut contraint d'évacuer la rive droite de la Moselle en avant de Metz du moment qu'il n'osait pas prendre l'offensive contre le mouvement que nous exécutions.

Les avant-postes de la 1^e armée ayant été poussés jusque sur l'ennemi, ils découvrirent sa marche en retraite ; ils attaquèrent aussitôt les avant-gardes françaises (le 14 août) et les repoussèrent sur les colonnes en marche du gros de l'armée. Pour résister, les Français durent faire faire un changement de front en arrière à quelques-unes de leurs divisions. De notre côté, les 1^{er} et 7^e corps en

entier, avec quelques détachements du 9^e corps (2^e armée), participèrent à ce combat. L'ennemi fut refoulé et suivi jusqu'au canon des forts de la rive droite de la Moselle en avant de Metz.

Ce succès eut en outre le grand avantage de retarder le mouvement de retraite de l'ennemi, avantage qu'il était possible d'utiliser.

De Metz deux routes conduisent à Verdun, direction que l'armée française avait prise pour sa retraite sur Paris. Les corps de la 2^e armée qui avaient déjà passé la Moselle furent immédiatement dirigés sur la route au sud, qu'ils pouvaient atteindre le plus vite, afin d'arrêter, si possible, la marche de flanc de l'ennemi dans cette direction. Cette importante mission fut remplie de la manière la plus admirable par le sanglant et victorieux combat du 16. La 5^e division Stulpnagel se précipita sur le corps Frossard, qui couvrait le flanc ennemi ; l'armée française fut engagée peu à peu avec tous ses corps ; de la part des Prussiens, le reste du 3^e corps d'armée, le 10^e corps, un régiment du 9^e et une brigade du 8^e soutinrent la lutte sous les ordres supérieurs du prince Frédéric-Charles.

Après un combat de 12 heures, le terrain conquis par nous fut conservé victorieusement ; la route sud de Metz à Verdun resta en notre pouvoir, ce qui ôtait à l'ennemi une de ses lignes de retraite sur Paris. Jusqu'au 19 il fut impossible d'enterrer les morts français ; leur grand nombre, notamment de la garde impériale, témoignait des pertes énormes subies par cette troupe d'élite.

Après avoir perdu cette route sud, l'armée française pouvait encore tenter sa retraite par la route nord, ou encore par de grandes évolutions plus au nord. Une telle marche présentait cependant de grands dangers ; toutefois on pouvait présumer qu'elle serait tentée, si l'armée française ne voulait se trouver coupée de Paris et de toute espèce de secours.

Du côté des Prussiens, la journée du 17 fut employée à réunir, pour une action décisive, les corps nécessaires, desquels une portion avait passé la Moselle et se trouvait fort en avant, tandis qu'une autre portion n'avait franchi la Moselle que la nuit même, sur des ponts jetés au-dessus de Metz. En même temps les mouvements de l'ennemi étaient surveillés de près par notre cavalerie.

Le roi était resté sur le terrains conquis la veille jusqu'à ce qu'on fut assuré qu'aucun autre mouvement ennemi n'aurait lieu.

Le 18, une bataille décisive pouvait être donnée. Elle devait avoir en vue ou d'empêcher les Français de se frayer un passage vers Paris par la route nord, ou de leur livrer bataille sous Metz, leur dos vers l'Allemagne. Leur situation, en face des résultats obtenus par les opérations antérieures, ne leur laissait pas d'autre alternative.

Le matin du 18, la 1^{re} armée se trouvait disposée comme suit : le 7^e corps au sud de Gravelotte, la 8^e et la 1^{re} division de cavalerie au sud de Rézonville. (Le 1^{er} corps et la troisième division de cavalerie étaient restés sur la rive droite de la Moselle devant Metz.)

Cette armée reçut l'ordre tout d'abord de couvrir, dans le bois de Vaux et à Gravelotte, le mouvement de la 2^e armée contre toute attaque de l'ennemi.

Le 2^e corps marcha le matin pour se détacher de l'aile gauche vers la route nord, en ayant soin de maintenir ses communications avec la 1^{re} armée.

Le 12^e corps fut dirigé par Mars-la-Tour sur Jarny ; le corps de la garde s'avanza entre Mars-la-Tour et Vionville ; le 5^e corps, passant à l'ouest de Rézonville, se porta sur la manufacture de Candre au nord de St-Marcel. Ces trois corps formaient la première ligne ; s'ils atteignaient les points qui leur étaient désignés, la principale route nord devait rester en notre pouvoir. Devant toutes les colonnes, la cavalerie saxonne et prussienne faisait le service d'éclaireurs.

Bientôt on reconnut que l'ennemi n'avait plus l'intention d'effectuer son mouve-

ment de retraite, et l'on comprit qu'il ne pouvait résister que devant Metz. En conséquence, il devint nécessaire de faire obliquer fortement à droite les trois corps et de marcher à l'attaque avec les deux armées.

En seconde ligne suivaient les 10^e et 3^e corps, et comme dernière réserve le 2^e corps avait quitté Pont-à-Mousson à 2 heures du matin pour s'avancer sur Buzières.

Vers les 10 heures on vit clairement que l'ennemi, suspendant sa marche de retraite, avait pris position sur les dernières hauteurs en avant de Metz.

La 2^e armée eut l'ordre de suivre un pli de terrain à droite, et, tout en restant reliée avec soin à la 1^{re} armée, de diriger son centre et son aile gauche sur Verneville et Amanvilliers. L'attaque générale ne devait commencer que quand ce mouvement serait terminé ; alors les fortes positions de l'ennemi pourraient être simultanément assaillies de front et par leur flanc droit.

Le 9^e corps se porta en avant contre les détachements avancés des Français. Vers midi, le feu de l'artillerie, ouvert des environs de Verneville, annonça que ce corps avait engagé le combat sur ce point. En conséquence, l'ordre fut donné à la première armée d'entretenir de son artillerie l'ennemi occupant les hauteurs en face d'elle. Vers une heure commença une canonnade nourrie et bien dirigée contre les collines de Point-du-Jour, à laquelle répondirent de nombreuses batteries françaises. Le bruit du canon se joignait de temps en temps celui des mitrailleuses.

Entre 2 et 3 heures commença le combat de l'infanterie. On voyait que l'ennemi avait pris position avec toutes ses forces sur la chaîne de hauteurs s'étendant de Ste-Marie-aux-Chênes et de St-Ail, à travers le bois de la Cusse, jusqu'à la croisée des routes de Point-du-Jour. Cette position était extraordinairement forte ; la solidité en était encore augmentée par des étages de retranchements et de fossés de défense, qui, en quelques points, constituaient de vraies forteresses.

L'assaut de ces hauteurs ne pouvait avoir lieu avant que le commandant en chef de l'armée n'eût fait les préparatifs nécessaires, c'est-à-dire avant que toutes les troupes ne fussent prêtes à combattre du côté du nord et du côté de l'est ; mais on ne devait commencer à agir dans cette dernière direction qu'après avoir acquis la certitude que l'ennemi avait abandonné son projet de retraite. Ainsi il n'était pas possible d'exécuter complètement un mouvement qui eût enveloppé l'aile droite de l'ennemi, et il fallait se résoudre à attaquer de front cette formidable position.

Un combat acharné et sanglant se prolongea longtemps indécis sur ces divers points. A l'aile gauche combattaient les Saxons et la garde, d'abord vers Ste-Marie-aux-Chênes, puis plus en arrière sur les coteaux de St-Privat-la-Montagne, enfin dans ce même village et dans celui de Roncourt ; à droite de cette position, vers St-Ail, et de là par Habouville, le bois de la Cusse et Verneville jusqu'à la route nord de Metz à Verdun, l'action était soutenue par des détachements de la garde et du 9^e corps ; à Gravelotte, dans le bois de Vaux et jusqu'à la Moselle, par les 7^e et 8^e corps. Sur l'autre rive de la Moselle, une brigade du 1^{er} corps se trouvait aussi engagée. Enfin, quelques détachements des 3^e et 10^e corps (principalement d'artillerie) prirent aussi part à l'action.

De la part de l'ennemi, toute l'armée française principale fut engagée (y compris les troupes destinées d'abord à l'expédition maritime) mais moins les détachements de Mac-Mahon et la majeure partie du corps de Failly déjà repliés de Metz vers Châlons.

Sur la fin de la journée la valeur extraordinaire de nos troupes réussit à enlever les positions dominantes de l'ennemi et à le refouler sur toute son aile gauche, tandis que l'aile droite du 2^e corps, en marche depuis 2 heures du matin, obtenait de même un avantage décisif.

Le combat se termina aux environs de 8 heures et demie, l'obscurité étant déjà complète. Durant la nuit les troupes ennemis, délogées de leurs positions, se replièrent sur le camp retranché de Metz, mais plusieurs détachements et d'innombrables blessés restèrent errants aux alentours du champ de bataille.

Le roi, qui, des hauteurs de Gravelotte avait dirigé la dernière période de la bataille, établit son quartier-général à Rezonville.

Les pertes, ainsi qu'on devait s'y attendre dans une semblable bataille, ont été fort douloureuses. Jusqu'à présent il a été impossible de les calculer exactement, ainsi que le nombre des prisonniers et des trophées recueillis par nos troupes. Quant aux trophées on ne pouvait pas espérer, de même que dans les autres engagements sous Metz, d'en obtenir beaucoup, vu le voisinage de la forteresse, empêchant toute poursuite.

Cette bataille du 18 août a terminé la série des mouvements stratégiques exécutés jusqu'ici autour de la place de Metz. Elle a eu pour résultat que la principale armée française se trouve maintenant coupée de toute communication avec Paris. Il convient de constater que la confraternité d'armes entre les troupes prussiennes, saxonne et hessoises a été glorieusement scellée de leur sang dans la victoire du 18 août.

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le commandant du corps de siège de Strasbourg ayant imaginé de tirer sur la population pour amener le général Uhrich à rendre la place, un cri de réprobation s'est élevé en Europe contre une telle barbarie, qui a été condamné aussi par le roi de Prusse. Un comité suisse s'est formé pour reccueillir la malheureuse population strasbourgeoise et trois délégués, munis de recommandations officielles, MM. de Büren, Bischoff et Römer, viennent de partir pour Strasbourg afin d'accomplir leur mission. Ils se présenteront sous pavillon parlementaire dans les deux camps et demanderont de part et d'autre que les passions de la guerre ne fassent pas oublier les lois de l'humanité. On ne peut qu'applaudir à cette noble initiative et au vigoureux appui qu'elle a trouvé auprès du Conseil fédéral.

Les observations ci-dessous concernant certains abus déplorables de la convention de Genève, étant presque intraduisibles, nous les donnons dans leur texte allemand :

Schlachtenbummler. Ein Berliner Blatt klagt über den *Heuschreckenzug*, welcher unter dem Schirm des Genfer Kreuzes das Land verheert. Die Genfer Konvention ist einer der zahlreichen Belege, dass mit dem Dilettantismus nirgends in der Welt etwas auszurichten ist. Auf einen der Herren, die etwas leisten, kommen 25, die als Gasler mitlaufen wollen — dabei alle erdenklichen Ansprüche erheben. Jeder französische Ort von einiger Bedeutung ist angefüllt von Schwärmen solcher Touristen, dass es den Anschein hat, als wäre ein train de plaisir aus Deutschland zum niedrigsten Preis im Gange. Die Herren fahren umsonst, quartieren sich von Staatswegen ein, requirieren nach Lust und amüsieren sich darauf los. Wenn statt jedes derselben ein Strohsack für einen Kranken da wäre, würde man dem Himmel danken. Der erste Ruf der Verwaltung, wohin man kommt, lautet : « Befreien Sie uns von den Kreuzrittern. » In der Armee hat man ihnen bereits den Namen « Schlachtenbummler » gegeben. (Wehr-Zeitung du 4 septembre 1870.)

On mentionne un nouveau et commode genre de bouclier que des soldats prussiens auraient créé pour la bataille de Gravelotte. Bon nombre de fantassins du 43^e régiment arrangèrent leurs havresacs de manière à les porter sur la poitrine, et le soir de cette sanglante journée on trouva dans beaucoup de ces sacs des balles qui n'avaient pu détruire que des objets d'habillement.